

## Prolongation



Lisa Lugrin et Clément Xavier,  
**Jujitsufragettes, les Amazones de Londres,**  
Delcourt, 2020.

Cette bande dessinée inaugure la collection « Coup de tête » des éditions Delcourt dont l'objectif affiché a tout pour nous ravir : « publier de grands récits autour du sport, des histoires vraies à la croisée de la pratique sportive, de l'histoire et des problématiques sociales et politiques »... Dirigée par Kris (auteur notamment *D'un maillot pour l'Algérie*) et par Louis-Antoine Dujardin, cette collection inaugurée en 2020 naît d'un constat : si, depuis quelques années, le sport nourrit la littérature et inspire le 7<sup>e</sup> art, il manquait à ce mouvement une incarnation en bande dessinée, « un lieu qui encourage, motive, suscite les vocations des belles plumes et rassemble les talents de conteurs en images ». C'est chose faite avec « Coup de tête » qui compte déjà quatre titres : *Jujitsufragettes* de Lisa Lugrin et Clément Xavier mais aussi *Croke Park* de Sylvain Gâche et Richard Guérineau, À bout de bras. La folle saga des frères Acariès de Pierre Ballester, Jean-Christophe Deveney et Sagar ou encore *Mon album Platini. Génération Séville 1982* de Sylvain Venayre, Christopher et Mathilda. *Jujitsufragettes* nous invite dans le Royaume-Uni des années 1910. Les suffragettes, menées par Emmeline Pankhurst, réclament alors le droit de vote et doivent affronter la répression policière. Certaines sont arrêtées, emprisonnées, parfois blessées ou tuées... Au sens propre, elles se battent pour leurs droits. Quand les slogans et les discours ne suffisent plus, elles n'hésitent pas à avoir recours à la violence qu'elles retournent contre ceux qui en usent pour les faire taire. En clair, elles osent s'opposer physiquement aux forces de l'ordre. Or, qui sait aujourd'hui que le combat des suffragettes s'est aussi mené à coups de frappes de jujitsu ? C'est justement cette histoire que retracent Lisa Lugrin et Clément Xavier à travers le personnage d'Édith Garrud : endossant le rôle de première formatrice d'autodéfense féministe, cette dernière est engagée par la WSPU (Women's Social and Political Union) pour former une quarantaine de bodyguards... L'arme au service des suffragettes ? Le jujitsu ! Or, les Anglaises accèdent au droit de vote en 1918... Voilà de quoi se dire que, dans l'Hexagone, nous aurions dû nous mettre plus tôt aux sports de combat ! En outre, l'ouvrage compte un dossier documentaire et est préfacé par Elsa Dorlin, par ailleurs autrice de l'essai *Se Défendre : Une philosophie de la violence* (2017). L'album a été récompensé du Prix Château de Cheverny de la bande dessinée historique (2021).

Julie Gaucher



Richard Escot et Benoit Jeantet.  
**Jeux de lignes. Littérature & rugby.**  
Éditions Privat, 2021.

Pour qui aime la littérature et le rugby, comme c'est notre cas à PANARD, ce livre est un enchantement pour le voyage qu'il nous offre au pays de l'ovalie et au royaume des lettres, dans une contrée où ces mondes s'entrecroisent : joueurs piqués de belles lettres, écrivains entichés du XV, journalistes sportifs à la plume soyeuse. Mais autant commencer par là où ça fait mal : ce monde est exclusivement masculin. Espérons que notre siècle ouvre enfin des voies au rugby féminin et aux autrices amoureuses de l'ovalie. L'écrivain Benoit Jeantet et le journaliste Richard Escot, aux références solides et au style maîtrisé, se plaisent à nous replonger dans ce « siècle débordé par une odeur de cuir » où Antoine Blondin, Denis Lalanne, Henri Garcia, Denis Tillinac, Christian Montagnac se fraient une place de choix au perchoir de la littérature ovale. Vigilants à ne pas verser dans la tentation d'une nostalgie glorifiant le rugby des villages, ils n'y coupent toutefois pas en certaines circonstances, quand ils font, par exemple, référence au *Rugby Blues* de Denis Tillinac, « ouvrage-bascule en mémoire de l'amateurisme marron sublimé au moment où l'avènement du professionnalisme suggérait un refroidissement des passions ». Du chapitre où ils se demandent avec malice et arguments si le rugby est de droite ou de gauche à celui consacré à ces écrivains actuels offrant les plus belles pages au rugby, Jean-Paul Dubois, Charles Juliet, y compris lorsqu'ils ont eux-mêmes foulé l'espace vert, Denis Charvet, Serge Simon (aux très beaux livres sur la « mort lente » de l'après-rugby), ces « Jeux de ligne » ne nous offrent guère la possibilité de lire entre les lignes, tant ils nous tiennent en haleine.

E. F.

Guillaume Martin,  
**La société du peloton,**  
Grasset, 2021.



Avec sa pièce de théâtre *Platon vs Platoche* et son premier essai philosophique, *Après Socrate à vélo*, Guillaume Martin nous avait démontré qu'il était capable de prendre un recul salvateur sur sa pratique de cycliste professionnel. Il révèle aussi dans ce premier numéro de PANARD, à travers son article sur la mise en miroir de sa course du dernier Tour dans l'Envalira avec celle d'Anquetil en 1964, la maîtrise de l'art du récit. Avec *La société du peloton*, paru l'an dernier, il confirme sa capacité à produire une pensée sur sa pratique de tous les jours, tout en la mettant en perspective avec d'autres domaines d'activité, comme la politique, l'entreprise et, à vrai dire, la société dans son ensemble. En abordant une thématique vieille comme le monde, l'individu et le collectif, mais plus complexe à traiter qu'il n'y paraît, le Normand ne manque pas de nous surprendre. Il n'y a pas plus collectif que le cyclisme, sport qui n'a d'individuel que son apparence, nous démontre-t-il, expérience à l'appui. Mais les carcans du collectif brisent trop souvent l'énergie de l'individu : qu'il s'agisse du peloton pour les cyclistes ou de la société pour l'ensemble des citoyens. Guillaume Martin a toutefois trop lu Nietzsche pour ne pas se complaire dans une pensée binaire et encore moins caricaturale sur l'entreprise individuelle et libérale. S'appuyant notamment sur les travaux de Mauss du don et du contre-don, il sait que la solution se trouve dans l'interaction des personnes, que la personne seule a besoin du groupe et vice-versa. Et le cycliste encore plus : « Le cycliste n'a qu'une envie : s'échapper du peloton ; mais s'il le fait trop tôt ou seul, le groupe le rattrapera bien vite. Combat perdu d'avance. » Idem dans la vie de tous les jours : « Nous avons besoin des autres pour vivre et nous développer. » Ainsi que d'un mode de régulation : « Laisser faire, c'est abandonner le monde à lui-même, [...] c'est se refuser à faire société et accepter qu'il y ait des laissés-pour-compte. » Intéressant de noter la façon dont le coureur de Cofidis, dans une analogie bien sentie, montre que le peloton est lui aussi composé de différentes « classes sociales » avec ces « équipiers qui sont les oubliés du cyclisme, ceux sur qui tout repose mais que l'on ne voit pour ainsi dire pas. » Au final, ce livre porte sur l'intérêt général, l'intérêt dans une course de bonifier les forces de l'individu tout en s'appuyant sur le travail indispensable de l'équipe ainsi que, en miroir, l'intérêt qui devrait exister dans la société d'une mobilisation de chaque personne pour faire face aux crises, notamment la crise écologique face à laquelle l'individu sera plus enclin à privilégier son intérêt propre que celui de l'ensemble de la communauté.

E. F.

## « Notre classique »

Christian Laborde.  
**Pyrène et les vélos.**  
**Le Tour de France dans les Pyrénées.**  
Les Belles Lettres, 1993.



Celles et ceux qui ont aimé lire ses mots, les imaginer rebondir comme des balles sur le swing de Nougaro, son « frère de race mentale », goûteront assurément les échappées de Christian Laborde sur les pentes des Pyrénées. Rien d'étonnant à ce qu'il conjugue ses deux passions – le vélo et celles qu'il préfère appeler « les Pyrénées » - en savoureuses envolées, parfois teintées d'une tendre nostalgie. « Partir, c'était le verbe dont mon père usait, ne disait jamais : "Coppi a démarré !" Non, Fausto partait. Le champion cycliste est quelqu'un qui s'en va. [...] Rouler est affaire de destination ; partir de destinée. » Il égrène sa collection de champions (Charly Gaul, Jacques Anquetil, Fausto Coppi, Louison Bobet, Bernard Hinault...) avec la délectation du suiveur passionné, comme autant de prétextes à jouer avec les (bons) mots. « Seul le soleil ce jour-là arrive à suivre Luis Ocaña. Il lui caressait la bosse dans l'ascension vers Merlette, tandis que les motos le renseignaient sur l'écart stupéfiant qu'il creusait : il était seul devant, Mercks était seul derrière. » Il faut lire les portraits de Robic, « fracturé de partout, couvert de sobriquets », de Coppi le Géant... Distillant les anecdotes savoureuses où « les coureurs croisent souvent, sur les routes défoncées des Pyrénées, "la sorcière aux dents vertes", autrement dit la malchance », le poète occitan sort parfois aussi ses griffes, à l'encontre de l'autorité parisienne : « Henri Desgranges n'avait pas imaginé que le Tour puisse passer dans les Pyrénées où il n'y a que des chemins de bergers. » Ce livre vaut bien sûr aussi pour cette magnifique ode aux Pyrénées : « Je te reluque, ma chaîne : beauté, beauté, beauté ! Celle des neiges, des sommets, des pentes sèches, du soleil sur l'eau, des brumes étouffant les arbres maigres. » Avec Laborde, c'est un plaisir de monter ce Tourmalet, « un ascenseur pour la légende ».

E. F.